

Un délicieux coup de poing

Louis Cornellier, *Le point sur la langue. Cinquante essais sur le français en situation*, Montréal, VLB éditeur, 2016, 179 pages

Françoise Bouffière

Volume 11, Number 1, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83915ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouffière, F. (2016). Review of [Un délicieux coup de poing / Louis Cornellier, *Le point sur la langue. Cinquante essais sur le français en situation*, Montréal, VLB éditeur, 2016, 179 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(1), 31–31.

UN DÉLICIEUX COUP DE POING

Françoise Bouffière
Orthopédagogue

LOUIS CORNELLIER
**LE POINT SUR LA LANGUE.
CINQUANTE ESSAIS SUR LE
FRANÇAIS EN SITUATION**
Montréal, VLB éditeur, 2016,
179 pages

Louis Cornellier, enseignant au Cégep de Lanaudière et chroniqueur prolifique au *Devoir*, est un fier défenseur de sa langue «maternelle et paternelle», comme il la nomme si bien dans la dédicace à ses parents. L'essayiste nous dit d'emblée avoir eu la chance de naître dans une famille où la parole circulait librement, où lire et écrire étaient des activités quotidiennes et joyeuses.

Cet héritage l'a conduit vers des études littéraires où il nous dit avoir cherché ardemment et avant tout «la verve, le nerf, la parole fougueuse qui vous bouleverse» (p. 12). C'était avant de «se convertir», grâce à Guy Bertrand, conseiller linguistique de Radio-Canada, aux plaisirs que procure le mot juste, avant d'avoir compris que «sans précision linguistique, la fougue n'est qu'élan confus; sans le respect des règles du français, les meilleures idées demeurent à l'état d'embrouillamini; sans le souci du génie et de la tradition du français, on finit, surtout au Québec, par être envahi par le franglais orthographique et grammatical et par se nier soi-même en laissant notre langue, qui nous définit, s'appauvrir» (p. 13). Si on ajoute à cette citation celle d'Étienne de Condillac, placée en exergue de cet essai: «Je regarde la grammaire comme la première partie de l'art de penser», on comprend et l'on se met à désirer la rigueur transmise dans cet essai.

Par respect pour la langue française, et en bon pédagogue, Louis Cornellier fait défiler, avec ce «purisme convivial» qu'il recommande, une série de corrections linguistiques. Les points sur les «i» sont mis dans le contexte où les erreurs apparaissent et les règles de grammaire s'intègrent en douceur parce qu'elles sont judicieusement appliquées dans la phrase suivante. En décortiquant par exemple une expression mal utilisée ou en s'attaquant aux tics de langage qui alourdissent tout propos, les pendules sont remises à l'heure tandis que l'auteur glisse subtilement et avec beaucoup d'humour vers des considérations morales, sociales ou politiques. On en redemande!

Ces cinquante essais sur le français en situation sont savoureux, simples et pleins d'esprit. La noblesse avec laquelle l'auteur

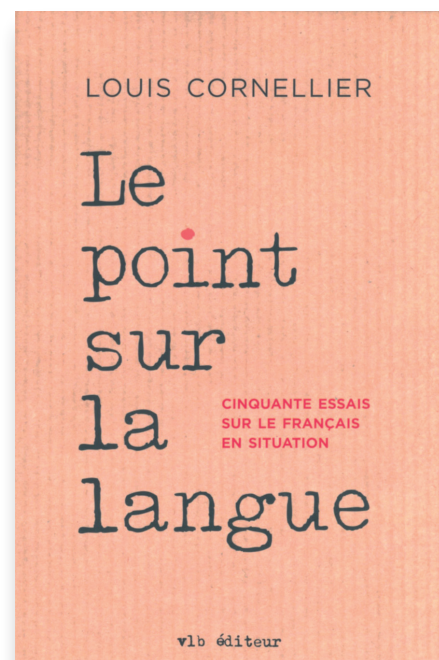
jongle avec les mots n'empêche cependant pas le propos d'être accusateur. Les parfaits colonisés pour qui la perfection passe par l'anglais n'ont qu'à bien se tenir, car l'auteur sait fesser là où il le faut et disons qu'il a ses têtes de Turc préférées. Justin Trudeau qui parle «le bilingue» n'est pas le moindre. Quel plaisir l'auteur prend à le corriger! François Legault, Denise Bombardier, Céline Dion et autres en prennent également pour leur rhume.

C'est à rire et à pleurer, mais le véritable coup de poing, le K.O. final, est asséné par les chapitres 10, 21 et 32, soit «Un monde qui flabbergaste», «Un Canada de moins en moins français» et «Prophétiser le péril avec Vigneault». Ces pages disent clairement que «c'est maintenant, en effet, plus que jamais peut-être, que nous avons besoin d'une puissante parole de survie pour éviter la mort nationale douce qu'on nous concocte en haut lieu» (p. 109). Comment ne pas les lire avec une infinie tristesse?

La noblesse avec laquelle l'auteur jongle avec les mots n'empêche cependant pas le propos d'être accusateur. Les parfaits colonisés pour qui la perfection passe par l'anglais n'ont qu'à bien se tenir, car l'auteur sait fesser là où il le faut et disons qu'il a ses têtes de Turc préférées.

Quelques chapitres renchérissent sur l'idée que laisser aller notre langue à vau-l'eau, c'est mourir à petit feu. Pour ce faire, Louis Cornellier reprend les points de vue du professeur Jean Forest: «L'anglicisme, voilà l'ennemi!», comme celui de Chantal Rittaud-Hutinet, ceux de Charles Castonguay et d'Alain Borer. Les chapitres 48 et 49 «Contre la lâcheté linguistique» et «Contre la capitulation linguistique» enfoncent le clou. Ils permettent de préciser qu'«une langue ne disparaît pas parce que ses usagers la parlent mal, mais parce qu'elle perd sa nécessité sociale et son prestige» (p. 160). Voilà un argument de poids pour renforcer la loi 101.

Le lecteur québécois trouvera par ailleurs dans ce livre de quoi se décomplexer, si toutefois cela est nécessaire, et pourra, statistiques à l'appui, s'approprier les réponses de l'auteur à la question: «Les Français sont-ils meilleurs que nous?» Et la réponse c'est non évidemment. Il suffit de constater avec quelle inconscience les Français intègrent le franglais dans leur discours.



J'apporterai quelques bémols aux chapitres 19 et 43, soit «La dyslexie est-elle une maladie ou un symptôme?», ainsi que «Dysréflexion et déficit de responsabilité», dans lesquels, à juste titre, l'auteur s'en prend à l'inflation des diagnostics de dyslexie, dysorthographe, troubles de l'attention et autres. Bien sûr, s'il y a de nombreuses vérités dans ces pages et s'il est vrai que les difficultés en lecture sont multifactorielles, il n'en est pas moins vrai également que ces dysfonctionnements dont la nomination a été galvaudée existent. Comme tout handicap, ils entraînent généralement, chez ceux qui les vivent et leur famille, davantage de dépassements de soi que de déresponsabilisation, comme le pense l'auteur.

Cela dit (et non ceci dit, comme nous l'enseigne Louis Cornellier), voilà un livre qui a déjà fait son chemin. Gardons-le près de nous, sur le coin de la table, du bureau, à portée de main; son format s'y prête à merveille. Gardons à l'esprit ces deux petites phrases du maître: «La langue est une fête, parce que notre humanité passe par elle. Elle est aussi une responsabilité et, au Québec, un combat» (p. 16). Nous savons fort bien que ce combat ne peut se gagner sans notre indépendance. Alors qu'attendent les Québécois? ♦



**100 ans à défendre
le français**